

135

Rhétorique et rationalité

Les métaphores de la science économique

par DONALD McCLOSKEY (*)

LES économistes s'aperçoivent aujourd'hui qu'à l'instar des autres scientifiques ils content des histoires et usent de métaphores.

Les paléontologues ont recours aux histoires, en choisissant le gradualisme ou les équilibres ponctués. Les physiiciens usent de métaphores, qu'ils nomment modèles, lorsqu'ils parlent ici de particules, un peu plus loin de vagues. De même l'économiste contera une histoire d'équilibre pour montrer qu'une hausse des prix du pétrole n'entraîne pas l'inflation. Il se servira d'un modèle d'offre et de demande de logements pour expliquer le boom bien réel de l'immobilier en Normandie.

Ce n'est pas un scandale. Les économistes ne sont pas tenus de démissionner de l'Académie des sciences pour avoir été pris en train d'user de tropes. La pensée requiert récits et métaphores, dans le domaine des sciences autant que des lettres. User de tropes ne veut pas dire que l'on est devenu mystique. Les faits et la logique gardent leur pertinence, qui complètent la série fondamentale de la rhétorique : faits, logique, métaphores, histoires.

L'épreuve de la réalité

L'histoire que la plupart des gens veulent entendre racontée par les économistes est celle de l'expert salutaire, connu jadis sous le nom de magicien. Il y avait une fois une dame pauvre qui lisait les journaux. Elle lut dans le *Monde* le conseil d'un économiste distingué qui lui prodiguait sa sagesse en même temps qu'à cinq cent mille autres lecteurs bienheureux. Et elle devint immensément riche!

Ou bien encore : Il était une fois un royaume en Occident où l'on n'aimait pas étudier. L'on préférait prendre de la cocaïne et se griser de rock en casquettes vidéo. Alors le roi prit à son service un expert en économie qui avait beaucoup étudié. Et son peuple devint prospère sans avoir à étudier!

Mais, à la réflexion, pourquoi l'expert n'exploitait-il pas tout simplement sa faustienne sagesse à son propre profit? Soit, pour reprendre la bonne vieille question qu'affectionne l'Amérique : s'il est si malin, pourquoi n'est-il pas riche?

L'épreuve de la réalité ne pardonne pas. La critique la plus déterminante à l'égard de l'économie magique, du moins concernant les économistes classiques, est dans la métaphore de la machine à calculer. S'il était aisé de prévoir les taux d'intérêt, de formuler la croissance économique ou d'enseigner l'entreprise, alors les professeurs d'économie seraient millionnaires. Ils n'ont pas cette chance. Et, n'étant pas si riches, la simple logique veut qu'ils ne soient pas si forts. La métaphore confirme l'histoire.

A l'inverse, une histoire (ou l'Histoire) en économie peut permettre de détruire une métaphore. On parle beaucoup aujourd'hui de compétition internationale. La plupart des Occidentaux envisagent la compétition (comme d'ailleurs la guerre) sous sa forme bénigne, comme un match de football. Mais l'histoire contredit cette métaphore. On évoque souvent la façon dont, au crépuscule de son hégémonie, la Grande-Bretagne se laissait vivre quand d'autres s'activaient. Les intellectuels américains sont aujourd'hui inquiets de voir la même chose arriver aux Etats-Unis. Plus plausible et plus réconfortante cependant est l'histoire de la hausse croissante du niveau de vie britannique et américain. Après un siècle d'« échec » supposé, la Grande-Bretagne se révèle être encore parmi les pays les plus riches du monde. Les Etats-Unis restent de très loin, quant à eux, le plus prospère de tous, mis à part quelques petites nations homogènes comparables aux catégories yuppies des côtes américaines. Les seize nations les plus industrialisées ne s'écartent de leur moyenne commune que d'environ 10 %. L'Inde, pour donner un ordre de grandeur, s'en éloigne, quant à elle, de 1400 %.

Cette histoire met en lumière le vrai problème. Elle invite à oublier les différences mineures qui existent entre nations riches, et à se pencher sur la pauvreté réelle. Les métaphores de la compétition sportive et du déclin sont prises en défaut.

Les faits et la logique ne sont pas inutiles, ils sont simplement insuffisants. Une rhétorique élargie prend en compte au mieux la manière dont débattent dans la réalité les experts économiques, et les autres. Débusquer les figures littéraires dans le débat scientifique est le premier pas vers leur justification. Mais la critique n'est pas toujours démythification ou distribution de récompenses. Elle peut aussi, comme dans le domaine des lettres, être compréhension. Une critique littéraire de la science ferait de nous tous des humanistes, sans que rien soit perdu de l'attention aux faits ni de la rigueur logique.

Depuis les années 50, l'économie s'est vue réduite aux faits et à la logique. Ainsi a-t-elle tardivement pris part au temporaire rétrécissement de la culture occidentale ayant pour nom positivisme, ou modernisme. Vers 1920, certains philosophes, en Occident, ont soudain cru que leur sujet tout entier pouvait se résumer à un langage artificiel : les architectes ont voulu réduire le leur à un cube ; les peintres, à une surface. Quand, dans les années 50, le modernisme a touché l'économie, il a permis d'étendre les connaissances. Nous en savons, depuis lors, davantage des modèles économiques sans contact avec le monde... L'échec du modernisme, en économie comme ailleurs, n'im-

plique cependant pas que l'on abandonne aujourd'hui les faits et la logique, la surface et le cube, pour s'en remettre à la courbe celtique et à l'irrationnel. Cela suppose au contraire que l'on se remette à la tâche, forts de la rhétorique et de sa série complète : faits, logique, métaphores et histoires.

Admettre à présent que la métaphore et l'histoire font aussi partie du raisonnement humain, c'est devenir plus – non pas moins – rationnel. Le modernisme

de la déshonorer. Une science ne se déshonore pas lorsqu'elle est prise pour littéraire. Bien au contraire : l'économie – matériau peu prometteur, la « science morte » comme on l'appelle – est plus vaste que ne le croient les scientifiques. Elle use déjà de métaphores et d'histoires, elle propose une morale. Une économie qu'on humanise n'est pas privée du scientifique, elle devient science améliorée.

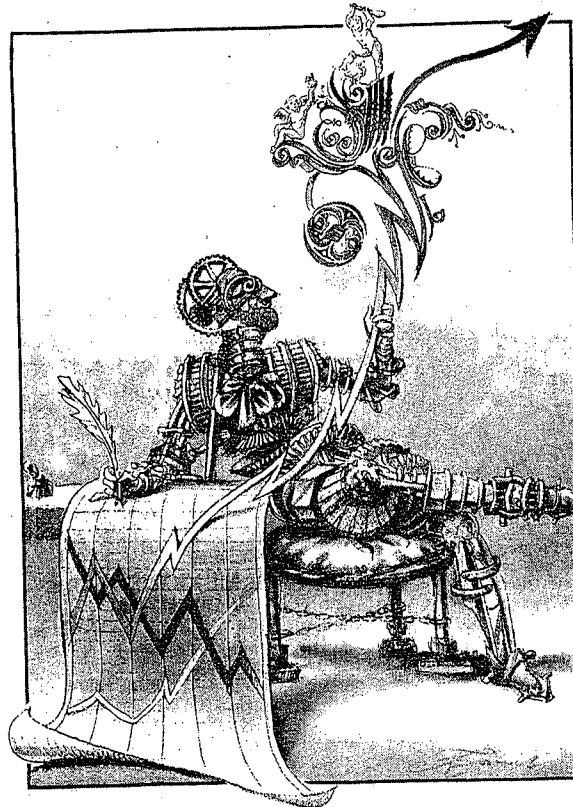
Méprise moderniste

C'est une méprise moderniste que de considérer la science et la littérature comme appartenant à deux cultures distinctes, et de penser ainsi en termes puérilement dichotomiques de dur/mou, fait/valeur, contenu/forme, chiffre/mot, mâle/femelle. Le littéraire ne se définit pas uniquement par ce qui n'est pas sciences (physiques et biologiques), les sciences sociales l'ont éloquentement démontré. L'intérêt de la série rhétorique réside dans le fait que les sciences ont autant besoin des méthodes littéraires que les humanités des faits et de la logique. Newton usait de la logique et des métaphores ; Darwin se servait des faits et des histoires ; Poincaré s'enchantait des unes et des autres. La science est littéraire, qui dans sa tâche quotidienne exige métaphores et récits, et la littérature est scientifique.

Certes, la pensée et l'argumentation les plus banales useront parfois de moyens inintelligibles au profane, de thèmes propres. Les hommes de loi utiliseront des points de droit connus d'eux seuls, et les mathématiciens leurs théorèmes. Toute communauté a ses propres topiques et son langage, à ne pas rejeter comme jargon. En d'autres points du raisonnement, cependant, les juristes et les mathématiciens useront d'un système commun aux autres humains. Pour partie, l'économie use naturellement de thèmes propres. Certaines de ses meilleures démonstrations pourtant empruntent aux thèmes communs. L'économie partage avec d'autres disciplines le raisonnement humain.

Dans ma propre vision de l'économie et de son histoire, par exemple, j'ai plusieurs raisons fort pertinentes de préférer un récit néoclassique, « chichagoïste », libre-échangiste, quantitatif et mathématique. Mes amis marxistes, institutionnalistes, non chichagoïstes et non économistes ne l'apprécient pas. Et j'avoue que sur tel ou tel point, ils me convainquent à moitié quand je lis leurs récits et leurs métaphores.

Aussi longtemps cependant que nos récits et nos métaphores ne seront pas reconnus, il nous sera difficile de converser. Et l'absence d'échange, avec ses sarcasmes, est un désastre pour la science.



plique rigoureux pour une partie du raisonnement, et violemment irrationnel quant au reste. Nous avons aujourd'hui besoin de plus de rigueur et de logique dans le débat.

L'anglais, depuis le début du XIX^e siècle, donne au mot « science » un sens particulier. Dans les arts et les sciences, les « arts » que sont la littérature et la philosophie sont opposés aux « sciences » de la chimie et de la géologie. Un géologue historien est, en anglais, un scientifique ; un historien de la politique ne l'est pas. Au sens anglais du terme, l'économie est une science magnifique. Notre intention n'est pas ici

(*) Professeur à l'université de l'Iowa, économiste et historien de l'économie appartenant à l'école de Chicago, Donald N. McCloskey a écrit des ouvrages sur le déclin industriel et l'agriculture médiévale. A l'origine, voici dix ans, d'un « virage rhétorique », il est l'auteur de *La Rhétorique de l'économie* (1985), (Pierre Mardaga Editeur, pour l'édition française à paraître) et *If You're So Smart : The Narrative of Economic Expertise* (Chicago, 1990).